



TARANTULA ET SILEX FILMS PRÉSENTENT



LE PARADIS

KHALIL
CHARBIA

JULIEN
DE SAINT JEAN

EYE
HAÏDARA

JONATHAN
COUZINIÉ

UN FILM DE ZENO GRATON

BELGIQUE - FRANCE / DURÉE 1H23 / FORMATS SCOPE - 5.1

AU CINÉMA LE 10 MAI

DISTRIBUTION

REZO FILMS

11, rue des Petites Écuries
75010 Paris
Tél. : 01 42 42 96 10

MATÉRIEL PRESSE DISPONIBLE SUR WWW.REZOFILMS.COM

RELATIONS PRESSE
LE BUREAU DE FLORENCE
Florence Narozny - 06 86 50 24 51
florence@lebureaudeflorence.fr
Mathis Elion - 07 77 38 86 85
mathis@lebureaudeflorence.fr



SYNOPSIS

Joe, 17 ans, est sur le point de sortir d'un centre fermé pour mineurs délinquants. Si son juge approuve sa libération, il ira vivre en autonomie. Mais l'arrivée d'un nouveau jeune, William, va remettre en question son désir de liberté.

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR ZENO GRATON

COMMENT EST NÉE L'ENVIE D'ÊTRE CINÉASTE ET QUEL A ÉTÉ VOTRE PARCOURS ?

L'envie est née à l'adolescence, comme je n'avais pas le câble à la maison, je louais beaucoup de DVD et j'allais souvent au cinéma. Un de mes potes avait son père qui travaillait à la RTBF et on avait réussi à avoir un peu de matériel vidéo. On a réalisé un court-métrage d'horreur dans lequel on jouait et qu'on a monté sur un petit programme de montage. On a présenté ce film dans un festival de jeunes cinéastes et on a gagné le premier prix. J'avais 13 ans et ça a été un réel déclencheur. À 18 ans, je me suis inscrit à l'INSAS (Institut Supérieur des Arts de Bruxelles) pour devenir chef opérateur. J'ai appris les sens des focales, la manière dont on pouvait raconter une histoire avec des mouvements de caméra, avec la lumière. Pour moi, l'école a été un véritable apprentissage technique. J'ai tourné 3 courts-métrages avant qu'une boîte de production me propose de travailler sur un long.

EST-CE QUE CES COURTS-MÉTRAGES ANNONÇAIENT, D'UNE FAÇON OU D'UNE AUTRE, LE PARADIS ?

Je pense que c'est surtout dans mon dernier court, JAV PARMI LES HOMMES, que j'ai amorcé les thèmes liés au PARADIS. C'était l'histoire d'un jeune ado qui comprend que, pour plaire à son père, il va devoir ramener une fille à la maison. Le film évoquait encore l'émancipation, les stéréotypes de genre, les injonctions à la virilité et à l'hétérosexualité.



COMMENT LE SUJET DU PARADIS S'EST-IL IMPOSÉ À VOUS POUR CE PREMIER LONG-MÉTRAGE ?

J'ai des origines tunisiennes d'un côté et belges de l'autre et j'ai grandi à Bruxelles. À l'adolescence j'ai vu mon cousin passer par ces centres. Cela m'a fait me poser beaucoup de questions parce que cela aurait pu m'arriver aussi. Même si j'ai un « passing » qu'on dit « white », que cela ne se voit pas que je suis Tunisien, j'ai assisté à ce déploiement d'un racisme institutionnel. Mon cousin a été incarcéré pour des faits mineurs et j'ai vu le mépris de la société envers ces jeunes judiciarisés et l'impasse systémique dans laquelle ils tombent et qui les mènent souvent en prison ou à la rue. J'ai développé un regard critique sur ces institutions qui sont invisibilisées, en essayant d'y poser un regard qui ne serait pas manichéen.

Il y avait aussi et surtout l'envie de raconter une histoire d'amour entre deux ados comme j'aurais aimé en voir à cet âge-là. Même si depuis le début de mon écriture le paysage sociétal a pas mal changé, il y a toujours eu au cœur du projet le désir que le sentiment amoureux soit désinhibé. À 32 ans, je suis éloigné d'une grosse dizaine d'années de cette jeunesse qui ne s'excuse plus, qui est fluide, puissante et j'avais vraiment besoin de placer le film à leur hauteur, pas un centimètre en-dessous.

ON SENT UNE FILIATION PAR RAPPORT AUX ŒUVRES DE JEAN GENET, C'EST UN AUTEUR ET RÉALISATEUR IMPORTANT POUR VOUS ?

C'est quelqu'un qui m'a ouvert les portes d'une force révolutionnaire, qui m'a permis de développer un point de vue militant sur le monde et de construire mon désir. Il m'a permis de m'aimer. L'architecture de cette histoire d'amour s'est imposée sur ses thématiques et notamment sur l'idée de l'homoérotisme en milieu carcéral. Je me sentais en quelque sorte bien accompagné par Genet pour ce travail de critique d'une institution et d'exaltation du désir amoureux.

QUELS ONT ÉTÉ LES AUTRES MARQUEURS QUI ONT GUIDÉ L'ÉCRITURE POUR DONNER CORPS À CE FILM QUE VOUS AURIEZ AIMÉ VOIR PLUS JEUNE ?

Ce qui a guidé l'écriture, c'est avant tout l'envie de mettre en scène un personnage queer et arabe qui est en pleine possession de son désir pour les garçons, et qui se mette en mouvement pour essayer d'avancer sur ce chemin. Tous les personnages maghrébins confrontés aux questions queer sont habituellement dans le placard, soumis à une homophobie internalisée, ou encore objets de désir uniquement, avec des trajets douloureux, teintés le plus souvent de relents islamophobes. Ce n'était pas ma réalité, je voulais un personnage fier, sensuel, sujet de sa propre vie et de son désir. La musique composée par Bachar Mar-Khalifé a été très importante pour exacerber cette fierté, notamment de ses origines. Avec Bachar, nous voulions que la musique soit comme la voix de l'âme de Joe. J'ai été aussi très influencé par les écrits de Rûmî, un poète persan du Moyen-Âge qui est à l'origine d'une branche de l'Islam qui s'appelle le soufisme et qui est une religion qui permet l'accès à la spiritualité par le corps, par la danse. J'ai transmis des poèmes à Bachar, pour qu'il s'en inspire et les mette en voix. Ces écrits sont charnels, sensuels, et la rumeur veut que Rumi aurait écrit tous





ces poèmes pour un amant et qu'il aurait pu accéder à la grâce divine grâce à sa relation intime avec lui. Ainsi, Genet et Rûmi ont été mes capitaines de bateau. Cela m'a amené à l'universalité de l'amour, sans qu'il soit question d'orientation sexuelle. Je voulais qu'on puisse s'identifier à cette histoire d'amour parce qu'elle nous emmène dans le sacré, sans être réduite à un récit intime de dépassement de la honte, ce qui a déjà été beaucoup raconté.

IL A DONC FALLU SE DÉBARRASSER DU « DÉJÀ VU », DE CE QU'ON ACCOLE RÉGULIÈREMENT AU CINÉMA À L'IDÉE DU « COMING OF AGE » CLASSIQUE OU DE LA « ROMANCE GAY » ?

Ce qui m'a beaucoup aidé c'est d'avoir travaillé avant sur les sujets de l'émancipation notamment, j'avais déjà un peu pratiqué le sujet. Et puis ma grande inspiration a été cette jeunesse actuelle, beaucoup plus fluide, pour qui la question de l'orientation sexuelle n'en est plus vraiment une. C'est ce qui m'a donné envie de célébrer le potentiel de la jeunesse : potentiel de vie, de résistance ou révolutionnaire. J'avais envie d'y aller à fond et de me focaliser sur

des conflits qui sont directement liés à la passion : le désir, le manque, la trahison, la protection. Je voulais donner à voir une représentation peut-être légèrement utopique de la question, avec l'envie de propulser le spectateur vers la suite. J'ai l'impression que dans les films de « coming out » on ne raconte jamais ce qui se passe après, la relation qui suit, ses conflits propres. J'avais aussi envie de montrer que la passion, la protection et l'entraide peuvent créer une forme de rayonnement. J'avais envie que leur relation rayonne sur le collectif et qu'ils puissent créer, à la fin, tous ensemble, une force révolutionnaire grâce à leur amour. Et il y avait aussi l'idée que cet amour ne soit pas quelque chose qui rebute les autres parce que leur condition de détenu prime sur tout le reste : la classe, le racisme ou l'homosexualité. La prison crée une communauté de marginaux qui annule les différences que la société utilise habituellement pour diviser. Ce collectif crée un élan, une force qui met au premier plan la tendresse. Il me semble beaucoup plus subversif de montrer de la tendresse entre garçons que de la sexualité et c'est ce qu'on a privilégié. C'est un pas de côté par rapport à pas mal de films gays où les relations sexuelles sont teintées de brutalité qui est liée à une forme d'inhibition ou de honte. LA BELLE PERSONNE, le film de Christophe Honoré m'avait marqué par son traitement d'une histoire parallèle avec deux garçons homos qui s'envoient des poèmes d'amour en classe, c'était d'une tendresse infinie. J'avais vraiment envie que les spectateurs accèdent à cette possibilité de la tendresse, de la sensualité, qu'ils puissent s'identifier, et qu'on puisse présenter des masculinités différentes.

LE FAIT QUE L'HOMOSEXUALITÉ NE SOIT PLUS L'ENJEU PRINCIPAL D'UN FILM PARTICIPE-T-IL, SELON VOUS, À UNE FORME DE NORMALISATION DU CINÉMA QUEER ?

Oui mais, même dans cette idée de normalisation, représenter une personne queer à l'écran génère toujours un questionnement politique.

Des films comme THE CELLULOÏD CLOSET, puis, plus récemment son pendant sur la question trans, DISCLOSURE permettent de mesurer les avancées en termes de représentation, d'envisager la suite mais n'empêche pas de voir le retour en force d'une forme de conservatisme. #Metoo annonçait une forme de révolution anti-sexiste, queer et anti-coloniale mais selon moi, le Covid a étouffé ces mouvements émergents. Ce qui se passe aux États-Unis en ce moment n'est pas du tout rassurant sur les politiques queer ou féministes.

COMMENT AVEZ-VOUS CHOISI KHALIL GHARBIA ET JULIEN DE SAINT JEAN POUR INCARNER VOS DEUX PERSONNAGES PRINCIPAUX ?

Les rencontres se sont faites de façon assez classique suite à un casting en France et en Belgique. Avec Khalil, nous avons beaucoup discuté dès le début de ses héros : Jim Morrison, Kurt Cobain ou David Bowie. Il est très rock et cela l'a amené à déconstruire pas mal de stéréotypes de la masculinité, ce qui est assez rare chez un jeune garçon d'à peine 19 ans à l'époque. Il est très sensible, très proche de ses émotions, de la nature, des animaux, cela m'a beaucoup touché. Et il n'avait aucun problème avec le rôle, avec le scénario, ce qui n'a pas toujours été le cas durant le casting avec les comédiens racisés qui craignent un peu une espèce d'homophobie de l'industrie du cinéma qui les cataloguerait. Khalil s'en fichait et avait déjà été pour certaines et certains un véritable sex-symbol après les séries SKAM ou Les 7 vies de Léa. Il sait jouer de son image et cela a été une évidence.

Avec Julien, il y a aussi eu un sentiment d'évidence assez rapide. Il est très travailleur, il est arrivé au deuxième tour de casting en ayant lu le livre de sociologie sur les IPPJ (Institution Publique de Protection de la Jeunesse) dont je lui avais parlé au premier tour, il avait très envie de ce rôle. Il avait une vision de William très claire en termes de sensibilité, il m'a tout de suite dit que c'était le plus fragile des deux alors que je n'en avais pas encore conscience.

Ce sont deux acteurs qui m'ont permis de réécrire pour eux pendant la préparation parce qu'ils m'inspiraient beaucoup en tant que personnes.



POUR VOUS QUI ÊTES PASSÉ PAR UNE FORMATION DE CHEF OPÉRATEUR, QUELLES ONT ÉTÉ LES PRINCIPES DE MISE EN SCÈNE QUI ONT PRIMÉ ?

Il y avait évidemment l'envie d'élever la passion avec la forme, une forme lyrique avec des mouvements de caméra, des lumières un peu déréalisées, des couleurs éclatantes, qui permettaient de sortir du naturalisme qui est souvent lié à ce genre d'institutions. J'avais envie que le sujet du film soit très clair grâce à l'image : l'amour, la passion devaient être filmées de façon enlevée, d'où le choix du Cinémascope, des travellings, des objectifs anamorphiques avec des textures très aquatiques dans les flous pour donner ce côté un peu magique. C'était aussi lié à des envies de faire naître, de créer, des images manquantes. Bien sûr, j'ai vu UN CHANT D'AMOUR de Jean Genet, auquel LE PARADIS est un hommage, ou des films de Fassbinder, comme QUERELLE, et je voulais m'inscrire dans cette lignée de cinéastes

qui n'ont pas peur des histoires d'amour entre garçons et qui ont créé des images importantes. Mais ces images manquaient à mon parcours de réalisateur, j'avais envie de les faire, de les créer, chargé de cet héritage. Pendant la préparation, on a aussi beaucoup regardé HAPPY TOGETHER de Wong Kar Wai parce que c'est un film qui ne s'excuse pas, qui raconte les larmes, les cris, la passion et qui ne lésine pas en termes de lyrisme. J'aime aussi l'idée que différentes formes d'art coexistent dans le film : la danse, le dessin, le rap, le tatouage...

POURQUOI AVOIR CHOISI CE TITRE, LE PARADIS ?

Ça vient vraiment de l'histoire du serpent qui crée un territoire de protection hors du contrôle des classes dominantes, et c'était pour moi un symbole qui allait se déployer de façon très riche dans le film pour créer le territoire invisible de leur amour, entre leurs deux cellules. Cela symbolise l'endroit de liberté qu'ils fabriquent au sein de cette institution, entouré des rondes, de la répétition, d'une certaine idée de l'Enfer. C'est ouvrir des portes vers la lumière. La notion de Paradis exacerbe l'idée de tendre vers un ailleurs, loin de la liberté factice qu'on propose à Joe au début. On s'attend à le voir sortir, sa réinsertion est toute tracée mais ce n'est pas ce qu'il désire parce qu'il n'y a personne à aimer dehors. L'arrivée de William va changer la donne et catalyser l'idée de liberté à deux et selon ses propres choix. William va lui permettre de réaliser que la seule vraie liberté, c'est l'amour.



BIOGRAPHIE

Zeno Graton, né à Bruxelles en 1990, est diplômé de l'INSAS en direction photo. Il écrit et réalise plusieurs courts-métrages de fiction primés dans de nombreux festivals internationaux, dont *MOUETTES* (2013), et *JAY PARMI LES HOMMES* (2015) diffusé sur ARTE et nominé aux Magritte du Cinéma. Il est également vidéaste pour différentes compagnies de théâtre en Belgique et en France.

LE PARADIS, soutenu par la Cinéfondation, est son premier long-métrage.





LISTE ARTISTIQUE

JOE	KHALIL GHARBIA
WILLIAM	JULIEN DE SAINT JEAN
FAHD	AMINE HAMIDOU
YANIS	N'LANDU LUBANSU
CÉSAR	SAMUEL DI NAPOLI
TOM	MATÉO BASTIEN
TIAGO	TERRY NGONGA
SOPHIE	EYE HAÏDARA
ILYAS	JONATHAN COUZINIÉ
LA JUGE	LAURENCE OLTUSKI
PROFESSEUR	AURELIEN VANDENBEYVANGHE
ASSISTANTE SOCIALE	AUDREY D'HULSTÈRE



LISTE TECHNIQUE

RÉALISATEUR.....	ZENO GRATON
SCÉNARISTE	ZENO GRATON CLARA BOURREAU
PRODUCTEURS	JOSEPH ROUSCHOP VALÉRIE BOURNONVILLE JUDITH NORA PRISCILLA BERTIN
COPRODUCTEURS	HANS EVERAERT BO DE GROUP ARLETTE ZYLBERBERG PHILIPPE LOGIE TANGUY DEKEYSER
CHEF OPÉRATEUR	OLIVIER BOONJING
CHEF MACHINISTE	HAROLD HOTTERMANS
CHEF ÉLECTRICIEN	ARNAUD HOCK
CHEF DÉCORATEUR	GUILLAUME ORAIN AUDOOREN
CRÉATION COSTUME	TINE DESEURE
CHEFFE MAQUILLEUSE	SARAH MESCOFF
INGÉNIEUR SON	ROMAIN CADILHAC
MONTEUR	ARNAUD BATOG, NOBUE COSTE
MONTEUSE SON	RYM DEBBARH-MOUNIR
DIRECTEUR DE PRODUCTION	BEN H. PIGEARD-BENAZERA
ACCESSOIRISTE	VINCENT BONHOURE
MIXEUSE	MELISSA PETIT JEAN
ÈRE ASSISTANTE RÉALISATEUR	HÉLÈNE KARENZO
DIRECTEUR DE POST PROD	FABIEN TRAMPONT
SCRIPTÉ	CAMILLE GANIVET
COMPOSITEUR	BACHAR MAR-KHALIFÉ
DISTRIBUTION	REZO FILMS